

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Mark jeta vers son père un regard où se lisait autant de surprise que de pitié. Robert Tangye ne vit pas ce regard.

—A présent, poursuivit-il, je ne compte que sur mes fils pour porter haut et loin le nom que je leur laisserai, la fortune que je leur aurai péniblement acquise.

Les joues bronzées du jeune homme lincé impérieusement; il ne répondit pas.

Ton frère Bernard a l'esprit commerçant; il sera riche; une baronne lui donnera ce à quoi il doit s'attendre dans la vie, en récompense de ses facultés. Tu vois que je sais apprécier les gens, même quand ce sont mes fils.

Mark frissonna. Il sentait venir la lutte, âpre et grave.

—Pour toi, Mark, c'est autre chose. J'ai regardé et je regarde encore tes tentatives artistiques comme une distraction doctif. Distraction intelligente, d'ailleurs, mais le temps est venu, mon fils, où il va falloir te quitter pour les entreprises plus hautes et plus dignes de nous, pour un champ plus vaste à glaner. J'entends celui de la politique. Je désire que tu entres au Parlement, dans un délai raisonnable. Tu as tout ce qu'il faut, je le sais, pour rendre glorieux le nom de Tangye et, quand la fatigue l'atteindra, quand tu te sentiras prêt au repos, c'est à la Chambre des Lords que tu le prendras, une couronne sur la tête. Je compte beaucoup sur toi, Mark. Je suis ambitieux, et tu le sais, et comme je ne suis plus assez jeune pour commencer une carrière, il faut que tu penses et la vigueur s'emploient à transformer mes rêves en réalités.

Robert Tangye posa la main presque amicalement sur le bras de son fils.

—Tu quitteras ton atelier à la fin de cette saison. Alors, le malheur qui nous frappe aura été oublié. Puis, tu iras sur le continent où tu te créeras des relations indépendantes, des relations que tu développeras. Puis, tu rentreras et au travail! Nous dépendons tout l'argent qui nous faut, et présentement la candidature aux prochaines élections générales. Tu ne te marieras pas trop tôt. Un sous-secrétaire d'Etat doublera tes chances d'épouser la fille d'un duc et d'être...

En développant son plan d'ambition Robert Tangye, facilement enthousiasmé, en venait à oublier le mort de sa fille, survenu seulement depuis quelques heures. Un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres, et ce sourire blessa son fils, encore abîmé dans une profonde

douleur. Il allait parler mais la voiture s'arrêta devant le somptueux édifice de granit, où la Compagnie du Nord de l'Oural avait ses bureaux.

—Monte un instant, dit le millionnaire, je dois avoir quelque argent à te remettre et tu dois en avoir besoin.

Mark Tangye, soubreux, suivit son père dans son cabinet. Mathieu Bartle, le bilieux secrétaire intime du roi du platine, travaillait silencieusement à sa petite table.

—Mon père, dit le jeune homme, je voudrais que la suite de notre conversation ait lieu sans témoins.

—Bien, Bartle, laissez-nous donc un instant.

Le secrétaire sortit, emportant ses papiers. Robert Tangye se mit à libeller le chèque qu'il avait promis à son fils.

—Monsieur, lui dit celui-ci d'un ton net, légèrement fébrile, je suis disposé à faire tout ce que vous me demanderez en ce qui concerne le choix d'une carrière, bien que j'aime beaucoup celle que j'avais choisie moi-même. Je comprends que vous trouviez raisonnable et sage que vos ambitions montent plus haut que les miennes.

—En disant certain.

Robert Tangye signa le chèque d'une main énergique.

—Mais, continua Mark assez faiblement, il y a une chose qui gâche tout, ce que je vous dis... c'est que... c'est que...

—Tu as quelques dettes? interrompit le père en souriant et en passant le bureau sur son papier.

—Non... ce n'est pas cela... c'est pour le mariage. Il y a quelqu'un qui... que je...

—Amoureux?

—Oui.

Robert Tangye eut une moue d'ennui. Il se leva et vint mettre la main sur l'épaule de son fils.

—Qui est-ce?

Mark ne répondit pas.

—Ah! ah! Jolie, pauvre et sans naissance, n'est-ce pas?

—Oui.

—Je le pensais. Eh bien, mon cher garçon, crois-moi, le jeu n'en vaut pas la chandelle. J'ai passé par là. L'honneur sage se marie pour deux choses: l'argent ou la situation. L'argent tu l'as, tu n'as donc pas besoin de le rechercher. La situation, tu ne l'as pas, et il faut que tu la recherches. Maintenant laisse-moi travailler.

—Démontre-toi de ton intrigue, le mieux que tu pourras. Si tu as besoin d'argent, viens me trouver.

—Monsieur, dit gravement Mark, je vous demande d'écrire quelques lettres, et ce sourire blessa son fils, encore abîmé dans une profonde

heureux de l'avoir. Mais n'étant pas, dernièrement encore, à la Compagnie du Nord de l'Oural?

Morton se mordit les lèvres. L'argent saisi le geste et sourit. Le vieillard sourit aussi et s'éloigna.

—Un homme très habile, souvenait-il autre en se frottant les mains après son départ. Un homme très habile.

Morton était monté dans un omnibus se dirigeant vers Westminster. Puis il entra chez lui. Dans le corridor, face à son logement, Jocelyn Bernard fumait une pipe.

—Je vous attendais, monsieur, dit-il. Voulez-vous me permettre d'entrer quelques instants chez vous?

—Tout à votre disposition, cher monsieur.

L'indian se mit à cheval sur une chaise et appuya ses bras au

LE RAVAGE DE L'AISNE

Continuation de la première page.

paraît intact; deux ou trois rangées de bombes sont à peine effleurées. Mais, voyez ce raffinement: les deux ou trois canons français, c'est le plus affreux sacrifice. Toutes les bombes ont été sacrifiées, toutes ont été ouvertes méthodiquement et pillées, mille, deux mille peut-être. Sur le fait, et sur l'intention, il ne peut y avoir de doute: dans certains caveaux, plus spacieux, il reste des tables et des chaises, des bureaux! Des fonctionnaires s'y étaient installés, sans doute pour prendre registre de l'abominable dégradation. Je suis bien obligé de le dire. Comment me faire? La bombe que je cherche est béante. Dans l'étroit caveau, il reste une chaise et quelques ais de bois; rien d'autre. Rien! Qu'ont-ils fait? Qu'ont-ils fait, mon Dieu! Et il en est ainsi pour toutes nos familles saint-quentinoises. On a insulté la France jusque dans ses morts. L'honneur a creusé à terre pour défoncer les cadavres. Et pourquoi, pourquoi? Voir le plan, voir les rares bijoux?... Tout est brisé, surtout, pistonné, briser, dévaster ce brave peuple, ce peuple du Nord, si grave et si fidèle, si pur, si loyal et si fier. Le passé et l'histoire de la belle France.

Voilà comment ils auraient traité Paris.

Les larmes se mirent sur le visage. Quelles émotions plus belles! Le drame est à son comble. La ville est morte, le pays est mort, la campagne est morte et la poussière des morts est jetée au vent.

Comment reprendra la vie? C'est la seule question, maintenant.

D'abord, il faut vivre; vivre pour se souvenir, vivre pour qu'ils sachent, là-bas, que ce n'est pas fini et qu'ils paieront...

Ce que nous demandons, nous, c'est que tous ceux qui seront appelés à signer aux actes de la paix ou qui auront à les souscrire, à les voter, défendent ici et soient. Les hommes qui parlent en notre nom, chefs de gouvernements, ministres, députés, parlementaires, qu'ils viennent! Il s'agit, messieurs, d'une chose que vous ne pouvez pas. Venez! Nos morts parleront, notre terre parlera. Il leur appartient de dicter les premiers "consentants" de la paix.

Il faut vivre aussi pour durer et pour restaurer. Comment se réparer l'immense détresse? Problème au premier abord insoluble. Ces braves gens, "les réfugiés", essaimés par toute la France et souffrant d'autres souffrances inconnues, veulent tout revenir tout de suite et à tout prix... En grande simplicité, leur retour par masse serait la plus

dangereuse des aventures. Sans cela, sans territoire, sans charbon, sans commerce, sans travail, sans foyer, la famine et la maladie les guettent. Par imprudence, par zèle, par élan généreux, courons-nous au-devant de la faillite de la Libération? Etarder les grands retards, à tout le moins jusqu'en printemps, c'est une chance de succès pour la restauration d'ici. Quelques rapides voyages individuels permettrait aux réfugiés de se rendre compte et de prendre leurs mesures.

Seule l'armée, avec sa puissante organisation, peut occuper ces lieux; seule, elle peut déblayer; elle peut rassembler ce qui menace, elle peut empêcher ce qui est réparé. L'armée, fragile d'une renaissance, il faut les grands outils pour ces grandes œuvres. L'énergie particulière est, d'avance, frappée d'impuissance.

Tel est le sentiment qui résulte pour moi de la vue des lieux et de ma ferme confiance en l'avenir. Un parole du parrainage des grandes villes américaines. Je ne doute pas que le monde entier, s'il connaissait cette misère, collaborerait et qu'une contribution de toute l'humanité libre viendrait en aide à ceux qui ont sauvé l'humanité et la liberté...

Mais l'argent même ne suffirait pas; il faut l'ordre, il faut la loi, il faut la force. Nos compatriotes ont tout cela; seulement, qu'ils se penchent, qu'ils réfléchissent, qu'ils consultent et qu'ils se consultent avant d'agir, et surtout, qu'ils menacent leurs forces. Dans quelques mois, ils rejoindront avec des ressources plus larges, ils aborderont avec plus de force encore, étant mieux soutenus et plus éclairés, un sol à demi déblayé. Je les connais; ces âmes robustes sont capables de toutes les vertus, même des sages punitives.

J'ai vu la terre qu'ils aiment dans un état où il est trop cruel de la revoir. Qu'ils la traitent comme une conquête, dont il faut respecter, quelque temps encore, le souvenir. Par eux et par eux seuls, à bref délai, elle se réouvrera.

GABRIEL HANOITAX,
de l'Académie française.

UN CURIEUX CAS DE DIVORCE.

Le Franco-californien relève un curieux cas de divorce: Mrs. Virginia Fish plaide en divorce hier devant le juge Flood de la Cour Supérieure. "Mon mari, dit-elle au magistrat, estime qu'on doit avoir le caractère d'une femme dégrasée ses jattes. Aussi toutes les fois que je recevais chez moi des amis, il s'empressait de leur lever les jupes, allant même parfois jusqu'à leur demander de se déchausser et d'enlever leurs bas. Je dois dire que plusieurs d'entre elles se précipitaient assez volontiers à ce jeu, quoiqu'un mari, je ne prisais pas beaucoup. Non content de contempler leurs mollets, mon époux parfois s'avisait, même en ma présence, d'embrasser ses dames. Tous ces faits ayant été reconnus exacts, le juge accorda le divorce en faveur de la demanderesse.

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1863. Local de la société, 1820 St. Arne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildein; Secrétaire, A. J. Bonhomme; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème Jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles). Officiers: Président, Emile J. Ecuver; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1865, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vandenberg. Séances le 1er Jeudi de chaque mois, chez Landumy & Co, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1871. (Fête anniversaire le 22 septembre). Officiers: Président, Emile J. Naudou; Premier Vice-Président, Mataeas Rouler; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez Jr. Réunions générales le dernier Jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athénée Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bassiere Rouer; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hispania.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charon; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le premier lundi de chaque mois, au local de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Bay-las.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons). Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Danon; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrières; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Ecuver; Secrétaire, André Lafargue; 307 Rue d'Armandot. Local des réunions: l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrières; Trésorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despauz. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France; Président d'honneur, Président, H. J. Prou; Vice-Président, F. Landumy; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, A. Gaillard. Local social chez F. Landumy & Co, 112 Rue des Remparts. Séances le troisième mercredi de chaque mois, au local de la société.



WRIGLEY'S

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find - it is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get WRIGLEY'S The Greatest Name in Goody-Lard





The Flavor Lasts

CONSULTATION.

Le mystérieux Morton était assis dans un petit salon confortablement meublé, appartenant à une maison des environs de la Banque. Nous l'avons déjà vu là une fois, au moment où il préparait une bizarre partie d'échecs. Le même intermédiaire, correct, bouche pincée, paupières ridées, causait avec lui.

—Vous êtes maintenant, monsieur, disait respectueusement le courtier, propriétaire de cinq cent mille actions ordinaires de la Compagnie minière d'or et de platine de l'Oural. Permettez-moi de vous féliciter de la façon dont vous êtes intéressé.

Morton parut ne pas entendre le compliment.

—Quel est le capital ordinaire de la compagnie Tangye?

—Trois quarts de million. Voilà le résultat que vous possédez, des aujourd'hui, droit de contrôle.

Morton regardait froidement l'homme d'affaires.

—Le jour où ceci serait publiquement établi, monsieur, m'acquiescerait sans doute la fin de nos relations.

—Oh! je suis la discrétion même! se hâta de protester l'agent, qui ne disait d'ailleurs que la vérité.

—Pouvez-vous me trouver quinze ou vingt personnes qui prêtent leurs noms dans cette affaire, cent actions seulement restant ouvertement à moi? Je voudrais aussi connaître quelqu'un qui puisse souscrire quelques parts.

Son interlocuteur mit silencieusement un nom et une adresse sur une fiche: "M. Constantin Smith, 13, Buskleshury."

—Cela suffira pour le moment, merci. Morton se disposait à sortir.

—Ah! dit-il près du seuil, je m'intéresse particulièrement à un excellent employé tout à fait digne d'intérêt. N'auriez-vous pas une occupation pour lui?

—Sans doute. Et très heureuse de pouvoir vous être agréable. Est-il depuis longtemps sans emploi?

—Quinze jours environ. Je lui dirai de passer. N'oubliez de lui aucune référence. Je me rendrai responsable de sa conduite et de son travail.

Le courtier s'inclina de nouveau.

—Qui dois-je attendre?

—Ferryhough, Benjamin Ferryhough.

—Comment! le vieux Ben! un excellent commis. Je serai très

1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.

Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.

1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They sure do vanish that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.

Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallowing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal.

L. D. JOHNS CO.,
1123 Broadway New York City



The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much or such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service